



**Brésil: Dilma Rousseff élue à la présidence**  
PAGE 7

**Alimentation**  
Les méfaits du sel



**Le Figaro santé**

PAGES 9 à 12

Problèmes de thyroïde : comment mieux les prévenir

# LE FIGARO

"Sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur" Beaumarchais

**Le Figaro économie**

**Cinquante chefs d'entreprise français en visite à Bagdad**  
PAGE 19

**Le président de la BCE inquiet du débat sur la révision du traité européen**  
PAGE 21

**Marseille: lente reprise dans les terminaux pétroliers**  
PAGE 21  
ET L'ÉDITORIAL PAGE 17



**Matignon : la nomination de Borloo pour quelle stratégie?**  
PAGE 3

**Côte d'Ivoire: premier scrutin présidentiel depuis dix ans**  
PAGE 7

**Les nouvelles mesures pour aider les casinos**  
PAGE 8

**Liesse populaire pour le départ de la Route du rhum**  
PAGE 13

**Golf: l'Anglais Westwood détrône Tiger Woods**  
PAGE 13

**Peter Lindbergh, le photographe des stars sans fard**  
PAGE 24



## Europe, États-Unis, Arabie saoudite

# Mobilisation générale contre al-Qaida

Deux colis piégés envoyés du Yémen vers les États-Unis ont été interceptés à bord d'avions de fret.

PAGES 4 ET 5

## Le Canada, nouvel eldorado des étudiants français

LE CANADA est la destination préférée des étudiants français : en 2008, ils étaient environ 10 000 à partir dans les universités du Québec, mais aussi de l'Ontario ou de la Colombie-Britannique. Pourquoi cet exil outre-Atlantique ? Des facultés dynamiques, des cursus en prise directe avec le

monde du travail, des enseignants disponibles pour leurs étudiants. Nombreux sont les chercheurs français qui sont aussi tentés par l'aventure, séduits par l'accueil enthousiaste réservé aux scientifiques et l'absence de carcan administratif. Visite de ces campus du Nouveau Monde. PAGE 2

## Dernière offensive d'Obama pour sauver sa majorité au Congrès



À LA VEILLE des élections législatives et locales de mi-mandat, Barack Obama a multiplié les interventions pour inciter l'électorat démocrate qui semble démobilisé à se rendre mardi dans les bureaux de vote. Le président américain espère un sursaut de son camp pour conserver

une majorité à la chambre des Représentants et au Sénat. Deux ans après le début de la crise économique, une reprise de l'activité encore trop timide et un taux de chômage persistant minent les chances du chef de l'État dans sa reconquête de l'opinion publique. PAGES 6, 17 ET 20

### HISTOIRE DU JOUR

## Quand les bobbies apprennent à repérer les sorcières

À l'occasion de Halloween, les policiers anglais étaient parfaitement préparés hier à une éventuelle rencontre avec une sorcière. Ils savent par exemple repérer leurs livres des ombres, « des ouvrages manuscrits qui ont souvent de riches couvertures » et contiennent leurs sortilèges et leurs secrets. Ils sont aussi avertis sur le fait que les dagues qu'elles portent à la ceinture ne sont pas des armes dangereuses mais de simples outils de cérémonie. Ces deux objets sont considérés comme privés et spéciaux par leurs propriétaires, et les bobbies sont priés d'éviter de les toucher sans autorisation préalable. Ces mises en garde sont tirées d'un ouvrage de 300 pages publié par Scotland Yard afin d'informer ses agents sur la diversité des

cultes et des religions au Royaume-Uni. Le paganisme, qui compte officiellement plus de 42 000 pratiquants en Grande-Bretagne d'après le recensement de 2001, doit être considéré comme une religion comme les autres par les policiers britanniques. C'est pourquoi les bobbies ont pour consigne de ne pas s'inquiéter s'ils aperçoivent « une personne nue, les mains liées et les yeux bandés » dans un champ ou près de mégalithes préhistoriques, car il s'agit certainement d'un rituel païen mené avec « un participant consentant ». Sur le chapitre des habitudes alimentaires, le manuel précise que les sorcières « n'ont pas de consigne diététique, mais que la plupart d'entre elles sont végétariennes ». ■

CYRILLE VANLERBERGHE (À LONDRES)

### DÉBATS & OPINIONS

LE REGARD de Philippe Labro États-Unis: tsunami ou référendum ? PAGE 17



### RENDEZ-VOUS

L'ÉDITORIAL d'Yves Thérard LE CARNET DU JOUR CONFIDENTIELS PAGE 17 PAGE 15 PAGE 30 TOUTE L'ACTUALITÉ sur le figaro.fr

GRANDE REVERSO 976.



JAEGER-LECOULTRE

AVIEZ-VOUS DÉJÀ PORTÉ UNE VRAIE MONTRE ?

Boutique Jaeger-LeCoultre, 7 place Vendôme, Paris 1<sup>er</sup>  
Liste de nos concessionnaires au 01 58 18 18 33  
www.jaeger-lecoultre.com

T 00 08 - 100 - F - 1,30 €

B. SLAVEN/MD/PHD-JD SUDRES/VOYAGE GOURMAND-V. BEAUME/AFP-J. BRINON/J. SCOTT APPLEWHITE/AP-D. WENDERS

ALG: 790DA AND: 140C BEL: 140C DOM: 200C CH: 3 FS CAN: 425 SC D: 200 C A: 280C ESP: 200 C GB: 160 E GR: 220 C IRL: 220E ITA: 220 C LUX: 140C NL: 200E H: 820 HUF: PORT. CONT.: 210C SVK: 220C MAR: 130H TUN: 20TU USA: 425S ZONE CPA: 1500CFA ISSN 0182-5852



Université de Waterloo (sud de l'Ontario). De futurs scientifiques français y viennent pour suivre des cours durant quelques semestres ou débiter une thèse. Parmi leurs professeurs, on compte des normaliens et d'anciens chercheurs du CNRS.

ANDREW TOLSON / THE CANADIAN PRESS IMAGES



# Le Canada, eldorado des étudiants français

Certains partent pour un semestre, d'autres pour une année, quelques-uns pour toujours : en 2008, environ 10 000 étudiants français ont choisi le Canada comme destination. Ce pays - qui accueille 10 % des Français étudiant à l'étranger - est aujourd'hui le plus attractif auprès des jeunes, selon l'OCDE, après le Royaume-Uni, la Belgique et les États-Unis. Les professeurs-chercheurs seraient plusieurs centaines.

Complètement à l'ouest du Canada, à Vancouver, Matthieu Macret n'en revient toujours pas de faire ses études à l'université Simon-Fraser, qui a servi de décor à certaines scènes de la fameuse série de science-fiction américaine *Battlestar Galactica*. Euphorique, ce jeune diplômé de Centrale Marseille est venu travailler sur l'intelligence créative. Son projet : fabriquer un synthétiseur utilisant des algorithmes génétiques dans le but, notamment, d'obtenir une « plus grande fidélité de rendu du son ». Assistant de recherche, il paye 6 000 dollars l'inscription annuelle et en reçoit 18 000 en raison de son travail et des cours donnés. « En France, on a une vie de cours magistraux et les TD de façon passive et on est plus théorique », raconte-t-il. « Ici, on a moins de cours mais on doit lire beaucoup et réfléchir en amont : ce n'est pas du bourrage de crâne, chaque parcours est adapté à chaque étudiant. » Son professeur à l'école d'arts interactifs, Philippe Pasquier, supervise des projets de jeux vidéo pour les grands brulés : ces derniers imaginent qu'ils descendent une piste de ski et ont ainsi moins mal lorsqu'on leur change leur pansement. Dans une grande *games room*, une poignée d'étudiants jouent sur des consoles vidéo, d'autres font de la capture de mouvement pour inventer des jeux en 3D. Quelques étudiants expérimentent aussi des vêtements intelligents qui donnent l'impression de recevoir un *hug* (d'être embrassé) à distance !

## « L'autonomie est plus grande »

Loin de ces terres anglophones, le Québec reste la province qui accueille le plus d'étudiants, grâce à ses droits d'inscription attractifs pour les Français, qui payent le même tarif avantageux que les Québécois, souvent autour de 2 000 dollars l'année, parfois moins. C'est principalement pour cette raison que Nathalie Bui, 24 ans, polytechnicienne, est venue faire son master de génie mécanique à l'université scientifique McGill, à Montréal. « Je voulais une université anglophone moins chère que les États-Unis, pas question de faire un emprunt. De fait, McGill est très bien même si elle se situe en cran en dessous de Stanford », explique-t-elle. La jeune fille s'habitue peu à peu à une pédagogie et un univers différents : « En France, on est très pouponnés, on ne prend jamais de décision nous-mêmes. Ici l'autonomie est plus grande et les étudiants ont des profils moins homogènes. »

Arnaud Bore, 24 ans, étudiant à l'École supérieure d'électronique de l'Ouest, à Angers, s'est inscrit à l'université de Sherbrooke, à 130 kilomètres de Montréal : « J'avais la possibilité de partir en Australie, mais le Canada est plus abordable et l'université de Sherbrooke a une bonne dynamique en imagerie médicale, ma spécialité. » Le jeune homme travaille avec un neurologue et un neurochirurgien : « Il y a une cohésion, une application directe entre le travail à l'université et la vie réelle », explique-t-il. François Borzio, 25 ans, issu de l'école d'ingénieurs du Mans, a fait sa deuxième année à Sherbrooke, puis est revenu s'inscrire en doctorat de chimie numérique parce qu'il y connaissait déjà du monde et apprécie l'ambiance. « Mon directeur de thèse me tutoie et inversement. Les relations sont plus simples qu'en France. Il m'a dit : tu ne travailles pas pour moi mais avec moi ! » Mammouth, le super-ordinateur de l'université, troisième ordinateur le plus

puissant au monde, l'a aussi attiré. Constitué de 2024 processeurs, il peut effectuer des trillions d'opérations par seconde et réaliser des simulations numériques très poussées dans des disciplines comme la physique, la chimie ou la médecine nucléaire. Si l'université est francophone et compte une centaine de Français sur ses 38 000 étudiants, à la faculté des sciences, l'essentiel des cours et des recherches se passe en anglais dès le deuxième cycle.

## À Waterloo, on croise Stephen Hawking

Certains n'ont pas hésité à venir jusqu'à Waterloo, dans l'extrême sud de l'Ontario, à 300 kilomètres de Detroit : le contraste entre le Perimeter Institute pour la physique quantique et le paysage plutôt morne qui l'entoure est saisissant. Ce bâtiment à l'architecture épurée, tout en transparence, semble posé au milieu de nulle part, près de cette petite ville fondée par des mennonites, un mouvement protestant rigoriste, venus de Pennsylvanie au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans chaque recoin du bâtiment lumineux, à côté de confortables canapés, des dizaines de tableaux noirs sont accrochés, y compris dans la salle de restaurant. En pleine pause-café, les chercheurs couchent les formules mathématiques qui leur viennent à l'esprit lors d'une discussion, de peur qu'elles ne s'envolent. On peut y croiser Stephen Hawking, célèbre spécialiste des trous noirs, un pavillon portant son nom est d'ailleurs en construction. Le Perimeter ou PI, comme on dit ici, a été fondé en 2000, grâce à la contribution de 170 millions de dollars de Mike Lazaridis, le créateur du téléphone BlackBerry, et au cofinancement du gouvernement fédéral. « Cet homme a une personnalité exceptionnelle. Il pense que la science change le monde à long terme, contrairement à la plupart des industriels. Et il a décidé d'investir là-dedans », explique David Corry, chercheur américain venu du Massachusetts Institute of Technology.

Quand Laurent Freidel, un Français, normalien, a rejoint le PI en 2006, c'était en raison d'une idée « révolutionnaire », celle de faire travailler ensemble des scientifiques issus de spécialités différentes. L'attrait salarial n'est pas négligeable puisqu'il a doublé son salaire de chercheur du CNRS. Mais il apprécie aussi un respect de la science « plus grand dans le monde anglo-saxon, avec une compréhension claire que la science, c'est le futur ». En France, regrette-t-il, on a tendance à considérer qu'elle « coûte mais ne rapporte rien ». Cet environnement de travail a également attiré le major de Normale Sup l'année dernière, pendant six mois. Un élément exceptionnellement brillant et précoce qui a intégré l'école à 18 ans après seulement une année de classe préparatoire, « ce qui arrive une fois tous les trente ans », spécifie Laurent Freidel.

Ils apprécient le dynamisme des universités outre-Atlantique, les liens noués avec le monde du travail, les facilités offertes pour créer une start-up. De nombreux chercheurs quittent aussi l'Hexagone pour entrer dans ces temples de la matière grise à l'ambiance bon enfant.

PAR MARIE-ESTELLE PECH  
ENVOYÉE SPÉCIALE AU CANADA

Ancien du CNRS, lui aussi, Éric Prouzet est professeur de chimie au sein de l'institut de nanotechnologies, à deux pas du PI. Des étudiants de l'Insa de Toulouse ou de l'Institut technologique de Compiègne viennent suivre des cours pendant quelques semestres ou débiter une thèse. Seuls les meilleurs Canadiens y entrent, sélectionnés sur leurs résultats en terminale, environ 16 sur 20 minimum. Arrivé ici, il s'est émerveillé de ce que la thèse soit reconnue « comme un vrai travail par le milieu économique ». Dans l'immense campus, où les écureuils gambadent sur les pelouses, comme partout dans les universités canadiennes, tout fonctionne en synergie, les entreprises, les bâtiments de recherche et le centre de commercialisation qui sont à peine à quelques centaines de mètres les uns des autres. « Ici, il n'y a pas de honte à faire de l'argent avec la recherche », explique Éric Prouzet, qui a créé une société spécialisée sur les micro-algues comme source de carburant, peu après son arrivée : « En France, je ne l'aurais jamais fait, j'aurais dû négocier avec le CNRS et j'aurais été juridiquement irresponsable. »

## « Si mon idée échoue, ce n'est pas grave »

Normalienne, Amandine Lassale, jeune doctorante en neurosciences cognitives, ne voulait pas faire de recherche en France, où « tout est contraint par la recherche budgétaire ». Elle paye 17 000 dollars l'année mais reçoit 33 000 dollars de subventions et bourses, « de quoi vivre à peu près correctement ». Si Alexis, 24 ans, issu de l'École centrale de Lyon, est parti aux États-Unis puis au Canada, c'est parce qu'il avait « de très mauvais échos de la recherche en France. Les effets des réformes engagées actuellement se verront peut-être dans dix ans, pour le moment, c'est trop tôt pour en parler ». Pour Éric Prouzet, les universités autonomes voulues par Nicolas Sarkozy sont un « bon début mais ça ne va pas encore assez loin ». Certes, reconnaît-il, en France, l'éducation est « quasi gratuite et de bon niveau. Pour un étudiant, c'est quand même un sacré avantage mais, ici, le campus ne ressemble pas à ceux du tiers-monde », fait-il observer en désignant des bâtiments flamboyants neufs et les oies qui s'ébrouent au bord du lac de l'université.

Pas très étonnant que 25 % des start-up d'origine universitaire du Canada naissent dans la région de Waterloo : ouvert en 2008, Velocity, une résidence nichée au cœur du campus, accueille 72 étudiants inscrits en filières scientifiques ou en business sélectionnés sur leurs projets de start-up. De grands espaces de réunion leur sont offerts, ainsi que des rencontres avec des professionnels pour bâtir leurs projets et les commercialiser. « On travaille beaucoup, même le samedi et le dimanche, mais je joue au football pour me détendre », explique Max, 20 ans, dans la salle principale, où ces jeunes gens à peine sortis de l'adolescence peuvent jouer sur un écran géant à leurs jeux vidéo favoris. Lui tente de créer un réseau de rencontres professionnelles aléatoires sur Internet basé sur ses compétences des uns et des autres : « Je reste un an ici et si mon idée échoue, ce n'est pas grave. J'aurai eu une bonne expérience. » Inconvenant majeur pour ces étudiants et chercheurs, la température, souvent très basse l'hiver, et la nourriture. Sur les campus, souvent éloignés des villes, à Waterloo comme à Sherbrooke, à part les sandwichs, les restaurants chinois et le fast-food, « il n'y a pas grand-chose. Et l'alcool est trop cher », clament-ils tous en chœur. ■

« Ici, il n'y a pas de honte à faire de l'argent avec la recherche. En France, j'aurais dû négocier avec le CNRS et j'aurais été juridiquement irresponsable »

ERIC PROUZET, PROFESSEUR DE CHIMIE À L'INSTITUT DE NANOTECHNOLOGIES DE WATERLOO

